

Ce texte propose une autre manière pour habiter le « vivre ensemble » : sortir de l'ultralibéralisme comme modèle unique pour repenser le rôle de l'Etat et repérer les nouvelles émergences de l'intérêt général et du collectif.

Dany-Robert Dufour analyse les liens entre économie ultralibérale et économie psychique. Trois « délires » nous submergent. Le *délire occidental* dont la promesse de la satisfaction de tous nos désirs s'emballa au risque de tout perdre : affaiblissement de l'État, effondrement de l'individu et du lien social, destruction de la planète ... « Remède » à ce premier délire, le *délire fondamentaliste* encourage une recherche de pureté et de toute puissance. Et, en miroir, le *délire identitaire*, fondé sur le mirage du retour au peuple et à la nation pointant des boucs émissaires.

La voie médiane et ultime pour reconstruire le rôle de l'Etat et refonder le lien social se développe sur le principe universaliste revivifié par *Les Convivialistes*.

Dany-Robert Dufour est philosophe. Il est professeur en sciences de l'éducation à l'université Paris VIII ; il fut également directeur de programme au Collège international de philosophie.

Son travail porte principalement sur les processus symboliques et se situe à la jonction de la philosophie du langage, de la philosophie politique et de la psychanalyse. Ses travaux nous interpellent sur la société que nous construisons en Occident et interrogent sur son devenir.

yapaka.be

Coordination de la prévention  
de la maltraitance  
Secrétariat général  
Fédération Wallonie-Bruxelles  
de Belgique  
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles  
yapaka@yapaka.be



DU DÉCLIN AU RÉVEIL DE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL

DANY-ROBERT DUFOUR

101 yapaka.be

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

## DU DÉCLIN AU RÉVEIL DE L'INTÉRÊT GÉNÉRAL

*Dany-Robert Dufour*

yapaka.be

# **Du déclin au réveil de l'intérêt général**

*Dany-Robert Dufour*

*Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.*

**Directrice de collection :** Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Philippe Jadin et Habiba Mekrom.

## Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

**Comité de projets :** Stéphane Albessard, Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Marie Darat, Anne-Marie Dieu, Stephan Durviaux, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Jessica Segers, Marie Thonon, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen, Juliette Vilet.

Ce texte est édité en marge de la journée d'étude « Nous, service public et intérêt général » organisée par Yapaka en octobre 2015.

*Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.*

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.  
Mars 2018

<b>Mal au Je-Nous</b> .....	<b>7</b>
<b>Un nous atteint par trois délires</b> .....	<b>11</b>
Le délire pléonexique .....	11
Le délire fondamentaliste .....	18
Le délire identitaire .....	29
<b>Reconstruire un nous viable</b> .....	<b>35</b>
Renouer avec l' « Esprit de Philadelphie » .....	38
Quatre principes que les États pourraient mettre en œuvre pour reconstruire les institutions .....	42
De ces quatre principes généraux découlent trois considérations transversales .....	53
<b>Bibliographie</b> .....	<b>57</b>

Ce texte répond à la question suivante.<sup>1</sup>

Passer du Je au Nous... Comment construire le Nous dans un contexte social en crise ?

Dès son plus jeune âge, l'enfant apprend qu'il n'est pas seul sur terre, que des générations l'ont précédé, que d'autres vont venir. Comment aura-t-il été accueilli, qu'aura-t-il dû recevoir et à quoi devra-t-il consentir pour transmettre à son tour ?

En devenant parent, l'adulte change de statut et prend la responsabilité de ceux qu'il met au monde.

En devenant citoyen, l'individu accepte de déléguer une part de sa liberté. Il sort de la horde pour devenir partie prenante d'une assemblée fraternelle. Il s'oblige au partage et à la solidarité.

Au plan social, le Nous, l'intérêt général est mis en place par l'État via les services publics.

Mais aujourd'hui, à toute vitesse, se renégocient les limites entre privé, public et commun. Se redessinent les frontières entre le proche et le lointain. Tout comme le rapport à soi et aux autres, aux mondes réels et virtuels.

Dans ce monde, à l'individualisme souvent exacerbé, comment vivifier le Nous ?

---

1. Argumentaire de la journée d'étude « Nous, service public et intérêt général » organisée par yapaka en octobre 2015 – Programme complet et podcasts des conférences sur [yapaka.be/nous](http://yapaka.be/nous)

# Mal au Je-Nous

Cette question sur les rapports du *Je* et du *Nous* tombe bien parce que j'ai justement et littéralement très mal au... genou, cette articulation qui permet de se tenir debout et d'avancer on vient en effet de m'y poser une prothèse. Je plaisante à peine. En fait, je ris jaune. Car cela fait vraiment souffrir. Certes, ma petite souffrance ne relève que de l'anecdote personnelle, mais ce qui me préoccupe vraiment, c'est que je ne suis apparemment pas le seul à souffrir dans son corps de l'articulation devenue aujourd'hui très problématique du *je* et du *nous*. Pour le dire très directement : *je* ne me reconnais pas ou plus dans le ou plutôt dans les *nous* actuellement en formation dans nos pays démocratiques européens.

En fait, cela fait longtemps que cette articulation me fait mal : très précisément depuis que j'ai écrit en 1996 un livre intitulé *Folie et démocratie*. Le titre le dit bien : je commençais alors à comprendre que la démocratie pouvait devenir folle.

Non seulement un *je* peut devenir fou lorsqu'il se retrouve sans assise, sans appui, sans père - ce qui le laisse sans repère. Mais, en plus, un *nous* peut aussi devenir fou. Je suis parvenu à cette proposition parce que, à cette époque, je travaillais beaucoup sur l'hypothèse de la postmodernité telle qu'elle avait été formulée en 1979 par le philosophe Jean-François Lyotard<sup>2</sup>. Je rappelle de la façon la plus concise possible la définition que Lyotard donnait de la postmodernité : globalement, c'est la chute des grands récits. Chute aussi bien des grands récits de l'Antiquité (par exemple, les grands récits mono-

---

2. Cf. Jean-François Lyotard, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Minuit, Paris, 1979.

théistes) que des grands récits de la Modernité (en l'occurrence, chute du grand récit de l'émancipation individuelle par l'accès à la raison critique que les Lumières Kant en particulier - avaient tant célébré<sup>3</sup>, et chute du grand récit de l'émancipation sociale dont le marxisme était l'emblème).

Ces grands récits étaient évidemment constitutifs d'une culture ou plutôt de cultures dans laquelle ou dans lesquelles se formaient les individus. Sachant qu'au cœur de ces grands récits se tenait une figure centrale garantissant la cohérence des différentes composantes de ces grands récits : ici Dieu, là le Proletariat, ailleurs le maître... Bref, nous étions là dans un modèle religieux où se trouve la figure centrale d'un grand Sujet, un Père ou un Maître. On peut donc dire que le *nous*, comme ensemble de sujets, tenait par cette référence (et cette révérence) au Père ou au Maître, c'est-à-dire à l'une des figures possibles du grand Sujet, laquelle permettait que les petits sujets tiennent ensemble et fassent lien.

J'en ai donc déduit que, si Lyotard avait raison, s'il était vrai que ces grands récits s'effondraient, alors il fallait en tirer séance tenante la conclusion nécessaire : le *nous* allait se retrouver privé d'une référence à une figure centrale. En d'autres termes, le *nous* allait connaître ce que des *je* connaissent de temps à autre : une forclusion du grand Sujet, forclusion qui allait produire de drôles de *nous*, en somme des *nous* fous, c'est-à-dire timbrés ou cinglés, sonnant faux.

Cela, c'était ce que j'imaginai en 1996. Avec le temps, je crois pouvoir dire que nous avons fait, depuis lors, beaucoup de progrès. Voilà donc ce que je veux explorer dans ce texte : il existe dans nos démocraties un certain nombre de *nous* délirants en

formation. À vrai dire, j'en compte trois principaux. C'est vous dire que je trouve la situation actuelle exceptionnellement grave. Car un délire menaçant le lien social, c'est déjà lourd à porter, mais trois, ça bouche quelque peu l'horizon.

---

3. Cf. Les trois critiques de Kant : *Critique de la raison pure*, *Critique de la raison pratique* et *Critique de la faculté de juger*.

# Un *nous* atteint par trois délires

## Le délire pléonexique

Je me suis expliqué il n'y a pas longtemps sur ce premier délire<sup>4</sup> atteignant le *nous*. Il est fondé sur la *pléonexie* – il s'agit d'un terme grec, fort utilisé dès la naissance de la philosophie, formé de *pleon* (plus) et *echein* (avoir), signifiant donc littéralement « avoir plus », « vouloir toujours plus » dans le sens de « vouloir avoir toujours plus ». On le traduit souvent en français par « avidité » et, en anglais, par « greed ».

Le passage à la postmodernité a remplacé les grands récits de l'Occident par la multiplication des petits récits promettant d'avoir toujours plus. Les grands récits mettaient en scène un Père qui disait à chacun de ses fils : « Tu dois ceci, ceci et cela » et « Tu ne dois pas ceci, ceci et cela ». Soit des injonctions, des *commandements*, qui pouvaient être consignés dans un catalogue, par exemple un *Décatalogue*.

Les petits récits, eux, s'adressent au fils en lui disant : « Vas-y ! *No limits* ! Ne te laisse pas inhiber ! Jouis ! Tu as droit à plus. Tu as droit à tout ! » Soit ce discours qui se donne aujourd'hui dans ce type de récits qui a tout envahi, celui de la pub intimant des injonctions souvent naïves, mais parfois très retorses, caressant les petits sujets dans le sens du poil. C'est ce discours qui s'impose maintenant en Occident, tout en se diffusant partout dans le monde à la faveur de la mondialisation. Il promet la

4. Dany-Robert Dufour, *Le délire occidental*, LLL, Paris, 2014.

satisfaction des appétences pulsionnelles, de *toutes* les appétences pulsionnelles. Vous aurez reconnu la promesse incessamment faite et refaite par le Marché : demandez tout ce que vous voulez et vous l'aurez sous forme d'objets manufacturés, de services marchands, de fantasmes sur mesure tels que proposés par les industries culturelles. C'est donc une entière satisfaction pulsionnelle qui est promise. C'est-à-dire tout le contraire de ce que les grands récits exigeaient : une vie de dévotion et de renoncements pour éventuellement gagner le paradis après la mort, ou une vie de militantisme pour sauver le genre humain de l'oppression, ou une vie d'ascèse et de travail sur soi pour se former comme sujet critique.

Certes, on est toujours aujourd'hui dans l'ordre de la promesse, ce qui est une spécialité du discours religieux. Mais la promesse faite par ce que j'ai appelé le *divin Marché*<sup>5</sup> est désormais très différente puisqu'elle ne promet plus un plaisir différé, voire même indéfiniment différé jusqu'au Jugement Dernier, mais un plaisir immédiat. Et, évidemment, cela change tout quant à l'adhésion des individus, qui restaient sous l'emprise des anciens grands récits et qui, soudain, par le *divin Marché*, entrevoient la possibilité de sortir de codes moraux exigeants et la possibilité de jouir immédiatement d'une *infinité d'artifices*, sans bien sûr qu'apparaissent tout de suite les toutes nouvelles formes d'aliénation liées à l'usage de ces artifices.

Vous voyez le pas accompli concernant l'éducation, qui se rapporte à la subjection et à la socialisation des individus : avant, ils devaient se former longuement pour prétendre au salut ou pour accéder aux différentes formes de la pensée critique ; aujourd'hui il leur suffit de cliquer et de consommer. Bref, ce qui leur est dit, ce qu'ils entendent de partout, c'est une

injonction de cette sorte : « Ne pensez plus, dépensez ! » Et on se demande pourquoi l'éducation est à la peine...

On doit évidemment mettre ceci en relation avec la montée du néo- et de l'ultralibéralisme apparus au début des années 1980, ce qui remonte à l'époque où Thatcher en Angleterre et Reagan aux USA ont accédé au pouvoir et immédiatement entrepris de déréguler tout ce qui encadrait la production, la circulation et la consommation des marchandises. Bref, ils ont pris le pouvoir pour imposer un « moins d'État », voire même casser l'État politique et ses régulations en vue d'un plus grand « laisser-faire » économique ; ce qui relève d'une anthropologie qui a ouvert un nouvel espace sociétal, prosaïque, trivial, nihiliste, empreint d'un nouvel et puissant darwinisme social où la valeur, désormais unique puisque marchande, devait pouvoir passer d'une main à l'autre sans autre forme de procès et quelles qu'en soient les modalités. Les « plus adaptés » pouvaient dès lors légitimement tirer profit de toutes les situations cependant que les « moins adaptés » se retrouvaient tout simplement a-ban-donnés, c'est-à-dire mis-au-ban dans toutes sortes de banlieues. C'était là une profonde remise en cause de la civilisation puisque s'est trouvé banni le traditionnel devoir biopolitique, incombant à tout État moderne, de protection de ses populations.

À supposer qu'il reste une volonté politique de régulation encore présente chez les gouvernants, celle-ci se trouve désormais contournée par les entreprises internationales qui jouent volontiers de la concurrence de ce qui reste des États pour s'affranchir de toutes les règles, qu'elles concernent le droit financier, commercial, travailliste ou environnemental. On en a un exemple avec les discussions européennes actuelles, très secrètes, qui se déroulent à Bruxelles et qui se parent du joli nom de TAFTA. Lequel n'a,

---

5. Dany-Robert Dufour, *Le divin Marché*, Folio, Paris, 2012.

malheureusement, rien à voir avec ce beau tissu de soie appelé taffetas qui tient son nom du mot persan *taftâ*, désignant littéralement « ce qui est tissé ». Ici, le mot réfère à la mise en place à marche forcée du *Grand Marché Transatlantique*, qui justement veut détisser, défaire ce qui avait été de longue main tramé et retramé dans les États-Providence européens modernes issus des principes qui avaient présidé à la reconstruction des institutions des pays occidentaux après la seconde guerre mondiale, soit issus de l'esprit de Philadelphie..

On aurait tort, cependant, de croire que ce tournant postmoderne et néolibéral s'explique par un regrettable accident survenu récemment dans l'histoire occidentale au début des années 1980. En effet, ce destin était littéralement inscrit comme visée ultime de la modernité dès ses débuts.

Pour s'en convaincre, il suffit de relire le livre fondateur de la raison occidentale moderne. Je veux parler du *Discours de la Méthode* écrit en 1637 par un dénommé Descartes, où l'on peut lire dans la 6<sup>e</sup> et dernière partie, bref en conclusion, ceci :

Au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux, et de tous les autres corps qui nous environnent (...), nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une *infinité d'artifices*, qui feraient qu'on *jouirait* sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais aussi pour la conservation de la santé. (*Discours de la méthode* [1637], 6<sup>e</sup> partie).

Vous voyez peut-être pourquoi je parle primo d'« artifices » (c'est-à-dire de trucs et de machins bricolés et manufacturés destinés en principe à faciliter la vie pratique) et secundo de « jouissance de ces artifices » – deux termes forts présents dans le texte cartésien fondateur de la modernité.

Avec le recul du temps, on peut dire que Descartes a eu raison. Ou presque. *Il a eu raison* parce que partout où ce programme a été appliqué les moyens d'action sur le monde sont passés du mode incantatoire au mode opératoire ; les objets manufacturés les plus divers sont apparus apportant certaines satisfactions nouvelles, de sorte que la santé et l'esprit se sont, au moins dans un premier temps, globalement développés. Mais Descartes a seulement *presque raison* parce qu'il a tout simplement oublié de mentionner le prix à payer pour accéder à ces bienfaits. Ce prix est exorbitant. L'arraisonnement du monde (ce que Heidegger appelle - dans un concept qu'il convient de sauver, quel que soit le destin futur de l'heideggerianisme - *Das Gestell*<sup>6</sup>) implique en fin de compte sa destruction.

Il manque donc un point capital à l'exposé cartésien. Un propos tel qu'il aurait risqué, s'il avait été développé, de faire réfléchir à deux fois avant que l'Europe ne s'y engage tête baissée, lors de la mise en œuvre des révolutions industrielles où l'on a effectivement domestiqué la force du feu, de l'eau, de l'air, etc.

Comme je parle beaucoup aux morts puisque je lis les livres qu'ils nous ont laissés, j'en ai profité pour

---

6. Cf. Martin Heidegger, *Essais et conférences* [1953], Gallimard, Paris, 1958, « La question de la technique », trad. André Préau, pp. 9-48. « Arraisonnement (Ge-stell) : ainsi appelons-nous le rassemblement de cette interpellation (Stellen) qui requiert l'homme, c'est-à-dire qui le provoque à dévoiler le réel comme fonds dans le mode du 'commettre' » (p. 27). Ce qu'on peut traduire ainsi en langue usuelle : les techno-sciences transforment la nature en un ensemble de ressources à exploiter de façon optimale.

m'adresser, dans un livre récent<sup>7</sup>, au grand philosophe de la modernité occidentale, afin de lui poser quelques questions. Étant donné qu'à ce jour il ne m'a pas encore répondu, je récidive donc en vous prenant à témoin pour lui dire ceci : cher Chevalier des Cartes, le prix pour devenir comme maître et possesseur de la nature que tu taisais (je connais ta maxime personnelle, *larvatus prodeo* : « j'avance masqué »), ce prix, je peux désormais le dévoiler, d'autant que tu m'as beaucoup incité à penser par moi-même, en *je*. Je me permets donc de te faire remarquer que tu as « oublié », dans ton *Discours de la méthode*, la clause décisive impliquée par la volonté de devenir comme maître et possesseur de la nature. Cette clause, cachée dans les ressorts de l'Occident moderne, peut s'énoncer ainsi : *il faut, pour devenir comme maître et possesseur de la nature, transformer le monde et la nature en un complexe calculable et prévisible de ressources à exploiter par des sciences pratiques, c'est-à-dire par des techno-sciences appelées à être mises en œuvre par l'industrie.*

C'est à cause de ce fâcheux oubli, cher Chevalier des Cartes, que ta belle méthode s'est en cours de réalisation inversée en un dangereux délire débouchant sur une nouvelle cruauté susceptible à terme de détruire la nature de laquelle nous faisons partie. Et comme tu as réussi à faire largement accréditer ta méthode visant à créer cette nouvelle raison, je l'appellerai, par contrepoint, le *délire occidental*. Qu'il contamine aujourd'hui le monde n'en fait pas moins un délire. C'est-à-dire un programme finalement insoutenable, appelé à se fracasser contre le réel. La toute-puissance et l'illimitation des prétentions humaines qu'il contient ne peuvent en effet que rencontrer l'obstacle.

---

7. Dany-Robert Dufour, *Le délire occidental*, op. cit.

Car, depuis toujours – les Grecs nous en ont prévenus dès l'origine –, la *pléonexie* (vouloir toujours plus) et l'*hybris*, la démesure, en l'occurrence la volonté de maîtriser et de posséder la nature, suscitent la *némésis*, le châtement<sup>8</sup>. Puisque nous ne savons pas freiner pour en revenir à des sentiments moins conquérants à l'encontre du monde, nous entrons dans l'époque du châtement : l'Occident et les pays conquis par le délire pléonexique sont en train de détruire les bases matérielles de la vie sur la terre : changement climatique, propagations virales, baisse de la diversité des espèces, pollutions irréversibles diverses, dont celle de l'air que nous respirons pour vivre, soit autant de signes de la destruction en cours.

Mais ce n'est pas tout : pour atteindre ce grandiose « objectif » de maîtrise et de possession de la nature, il a fallu reconfigurer les grandes économies humaines. Le grand économiste et historien d'origine hongroise, Karl Polanyi, dans *La Grande Transformation*<sup>9</sup> avait montré qu'au XIXe siècle l'économie marchande cessait d'être encastrée dans les relations sociales et que c'étaient les relations sociales qui devenaient encastrées dans le système économique. Suivant ses pas, j'ai tenté de montrer dans *Le divin Marché* que les changements dans l'économie marchande en vue de produire toujours plus et, pour certains, de gagner toujours plus, ont entraîné, par *transduction* (passage d'un domaine à un autre), d'abord des effets dans l'économie politique (obsolescence du gouvernement) ; ensuite des mutations dans l'économie symbolique (disparition de l'autorité du pacte républicain et extension illimitée des droits de l'individu); puis également des transformations profondes dans l'économie dis-

---

8. Hérodote l'indique clairement dans ce passage : « Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure », cf. *Polymnia*, VII, 10.

9. Karl Polanyi, *La Grande Transformation* [1946], Gallimard, Paris, 1983.

cursive (transformations dans la grammaire, base de la logique, et promotion d'une discursivité de type sophistique) ; et enfin des effets considérables dans l'économie psychique puisque les pulsions ne doivent plus être contenues, mais satisfaites, notamment par la consommation sans frein d'objets manufacturés.

Ces différents points obligent à constater une certaine obsolescence du sujet critique cher à Kant et du sujet névrotique (sujet, comme tel, à la culpabilité) mis au jour par Freud. Ces derniers se trouvent remplacés par un autre sujet navigant dans une région psychique qu'on peut représenter par un triangle dont les trois pointes seraient constituées de la perversion, de l'addiction et de la dépression, soit autant de formations prépsychotiques.

Le *nous* en Europe est gravement atteint par ces altérations affectant les grandes économies humaines, saisies par le délire pléonexique. Un vrai délire puisque le délire, qui bute toujours sur le réel, se caractérise par le fait d'obtenir exactement le contraire de ce qu'il vise. C'est ainsi que ce régime, construit sur le vouloir-avoir-toujours-plus, nous conduit inéluctablement vers le risque, de plus en plus avéré, de tout perdre.

### **Le délire fondamentaliste**

Ce premier délire atteignant le *nous*, le délire pléonexique, résulte, je l'ai dit, d'un régime du Fils revendiquant toutes les jouissances, notamment celles qui peuvent être satisfaites par le Marché. Il ne pouvait bien sûr que susciter l'opposition de l'ancien régime du Père avec ses Commandements répressifs. Je veux dire par là que nous sommes, du point de vue géostratégique, en train d'entrer dans une nouvelle guerre de religion se déroulant à

l'échelle mondiale entre ces deux régimes, celui du Père et celui du Fils. C'est là une guerre de religion d'un nouveau type, mais dont les affrontements dans l'intensité et dans l'horreur pourraient bien dépasser ceux que l'Europe a connu autrefois à l'époque de la Saint-Barthélemy.

Pour bien comprendre l'étiologie du second délire atteignant le *nous*, il faut constater qu'il est des dieux anciens qui sont passés sous la coupe du nouveau, le divin Marché, mais qu'il en est d'autres qui se sont sentis menacés par son irrésistible ascension en provoquant beaucoup de ressentiments et de replis. On a ainsi assisté au réveil d'anciens dieux qui, autrement, se seraient sûrement gentiment éteints dans une lente agonie, comme certaines thèses des années 1980 évoquant le désenchantement du monde le laissaient entrevoir. Mais, le divin Marché et son régime du Fils, en agissant comme un repoussoir, fut pour ces anciens dieux une sorte d'aubaine : plus le divin Marché s'est imposé comme le nouveau dogme de l'époque postmoderne, plus il a *suscité* la réaction de ces anciens dieux. Autrement dit, plus il a *ressuscité* ces anciens dieux qui ont découvert dans cette irréductible opposition la possibilité d'une nouvelle vie.

Certes, le tournant fondamentaliste peut atteindre toutes les grandes religions, notamment abrahamiques : le judaïsme, le protestantisme, le catholicisme. Mais ce fut l'Islam le plus atteint. Pourquoi ? Parce que beaucoup d'oulémas (théologiens) se sont contentés de prôner un maintien de la tradition en s'abstenant d'entreprendre la moindre tentative d'adaptation à la modernité. Ce qui a hautement alarmé les penseurs les plus éclairés issus de la civilisation arabo-musulmane qui voulaient forcer le pas pour provoquer enfin l'émergence d'un « Islam des Lumières » en germe, selon eux, dans la grande

philosophie musulmane du Moyen-âge<sup>10</sup>. Un pas selon eux devenu nécessaire pour favoriser un retour dans le monde de la pensée et de la religion qui avaient donné au monde, entre autres, l'algèbre, le savoir des Anciens, une philosophie rigoureuse, une musique, des arts graphiques, des styles d'architecture marquants, une parfumerie et une gastronomie riches, une cosmologie conforme à la raison, une morale fondée sur le respect d'autrui... Cette modernisation aurait pu être entreprise à la faveur de récents soulèvements survenus dans des pays arabo-musulmans. Mais, comme chacun sait, ces mouvements ont globalement échoué. Soit que, lancés par des jeunes gens « branchés », ils ont provoqué la peur de populations peu informées qui ont préféré se retourner vers un Islam conservateur (comme en Tunisie). Soit qu'ils ont été préemptés par des militaires alliés à des investisseurs voulant à toute force imposer le Marché (comme en Égypte). Soit qu'ils ont amené au chaos politique (comme en Syrie et en Lybie).

Ces mouvements de modernisation ayant échoué, on se retrouve dans la situation où plus la postmodernité néolibérale s'affirme, plus les religions pré-modernes se radicalisent. De sorte que nous entrons dans un nouveau monde clivé entre postmodernité et pré-modernité, marqué donc par une éclipse de la modernité et de ses institutions.

Aujourd'hui, des pans importants de l'Islam se sont engagés dans une lutte à mort contre le divin Marché, conduisant les plus radicaux à un *délire théo-fasciste*. Dans ce délire, celui de l'islamisme djihadiste, on prétend, contre la dépravation crûment affichée par l'Occident, restaurer une pureté absolue.

---

10. Parmi ces penseurs contemporains issus de la pensée arabo-musulmane, on peut citer, entre autres, l'anthropologue Malek Chebel, le psychanalyste Fethi Benslama, l'homme de lettres Abdelwahab Meddeb, le philosophe Ali Benmaklouf...

À noter au passage que ces théo-fascismes ont à coup sûr beaucoup d'avenir car ils partent d'une considération évidente pour beaucoup de gens dans le monde : la cupidité érigée en règle par l'Occident, et ceci de façon ouverte depuis le tournant néolibéral. Et, bien sûr, la façon dont ils se proposent de la traiter ne peut qu'amener des maux pires que ceux qu'ils prétendent combattre.

Ils veulent en effet renouer avec la supposée Vérité révélée *aux origines* par un supposé Dieu à un supposé Prophète, le tout à destination des vrais hommes. Soit un retour promis à l'origine revendiqué par les *salafistes*, puisque *salaf* (qui donne « salafisme ») signifie ancêtres, c'est-à-dire les compagnons du Prophète. Et, bien sûr, comme dans tout délire, la pureté originare revendiquée, lorsqu'elle se réalise aujourd'hui, se transforme en souillure et en horreur absolues. On tranche en effet à tout-va des mains et des têtes, on perfore des corps, on tire au hasard dans le tas, on mitraille au jugé la foule des mécréants. Et on redouble l'horreur en filmant le tout pour que ceux qui n'y étaient pas puissent s'en délecter à distance.

Ce qui avait été en quelque sorte annoncé par l'évènement infiniment spectaculaire qui a ouvert ce siècle, probablement chargé de significations trop aveuglantes pour qu'il soit bien décrypté. Car ce fut justement le temple le plus visible de la capitale financière du divin Marché qui a été visé le 11 septembre 2001 avec la destruction des tours jumelles du bien nommé *World Trade Center* par des avions détournés et pilotés par des fous de dieu djihadistes. Il a alors suffi qu'un dénommé Georges W. Bush, président du pays le plus puissant du monde, profite de cet évènement pour envahir un pays qui n'avait rien à voir dans l'affaire, mais qui possédait de grandes réserves pétrolières. Il en est bien sûr résulté le contraire de ce qu'il souhaitait : ce pays, l'Irak, est

devenu une fabrique de djihadistes qui se sont mis à essaimer dans tout le Proche-Orient, dont la Syrie. Cela peut se dire autrement : le délire occidental a suscité un délire fondamentaliste fondé sur l'idée d'appliquer aux hommes une loi absolue vertueuse et pure (parce que d'origine divine), la *charia*, une loi supposément donnée à l'origine par le Père absolu et devant se transmettre de génération en génération. Sachant que ladite charia codifie tout : les aspects publics, relationnels, culturels et privés de la vie d'un musulman.

Ce qui en résulte, bien sûr, comme dans tout délire, je le répète, c'est le contraire de ce qui est visé : plus ils revendiquent la pureté<sup>11</sup> et plus ils se répandent en horreurs innommables. Quand elle s'exécute (c'est le cas de le dire), la pureté se change en souillure indélébile, en saleté ineffaçable et en horreur repoussante. Il suffit de penser à ce qui se passe dans les territoires contrôlés par l'État Islamique : décapitations, amputations, viols, destructions systématiques des traces d'autres cultures ayant eu d'autres lois, dans le but, désespérément naïf, de faire croire qu'il n'y a jamais eu qu'une loi.

Mais il ne suffit pas ici de condamner les violences extrêmes de l'État Islamique, il faut surtout expliquer comment se construit *l'emprise* du délire islamiste sur certains jeunes vivant en Europe. Il faut ici distinguer deux temps : le temps d'Al Qaïda et le temps de Daesh.

Al Qaïda était une organisation politico-militaire qui fonctionnait globalement sur le classique modèle pyramidal. Ben Laden, du haut de ses montagnes afghanes, envoyait des ordres d'attaques à des commandos régionaux qui répercutaient ces ordres

11. Fethi Benslama explore en clinicien, dans un livre récent extrêmement éclairant, cette « obsession de la pureté excessive » dans l'islamisme (*Un furieux désir de sacrifice – le surmusulman*, Seuil, Paris, 206, pp. 92 et sq).

vers des cellules disséminées dans différents pays du monde.

Daesh fonctionne tout autrement. Pas sur le commandement du haut vers le bas, mais sur la fascination du bas envers le haut.

D'où la question : comment cette fascination fonctionne-t-elle ? Il faut revenir à ce que j'ai évoqué il y a un instant. Que, dans le délire occidental, les « moins adaptés » se retrouvent tout simplement a-ban-donnés, c'est-à-dire mis-au-ban et souvent d'ailleurs en ban-lieue ; que cette ban-lieue soit une banlieue socioculturelle, aux marges des cultures standard, ou une banlieue géographique aux marges de la ville. Deux situations qui poussent certains a-ban-donnés dans des économies parallèles de survie où sévit la délinquance sous toutes ses formes. C'est souvent la seule issue : les a-ban-donnés se précipitent vers ce qui leur permet d'oublier leur relégation. C'est-à-dire vers la drogue, vers des sectes, vers des bandes qui peuvent devenir des gangs ; et, si rien de tout cela ne fonctionne, vers la dépression. On trouve en effet souvent, derrière les activistes délinquants qui permettent de remédier à la relégation, des formes vives de mélancolisation. C'est alors que peut se présenter, comme un remède à tous les maux, un faux remède bien sûr, un récit qui joue avec les mécanismes de la toute-puissance.

La *toute-puissance* permet de s'octroyer droit de vie et de mort sur ses semblables en se dotant éventuellement de pouvoirs magiques grâce à la technique, pouvoirs qui renforcent ces sentiments (pensez aux messages et aux images permis par les portables, ou mieux : par les cameras GoPro ; pensez aux phénomènes apparus il y a déjà quelques années où l'on filme ses exploits violents, voire sexuels, avant de les poster sur les portables ou sur Internet ; pensez aussi à la survenue régulière de phénomènes du

type Columbine High School où un adolescent lourdement armé se met, comme dans les jeux vidéo, à exterminer ses camarades et ses profs avant de se suicider). Après Columbine, Erfurt en Allemagne, Nanterre (Richard Durn), Virginia Tech, le cas Merah, le cas Breivic en Norvège avec une soixantaine de morts... Les attentats à Paris, Bruxelles, Berlin et ailleurs sont à mettre dans cette série, sauf qu'ils ont franchi un pas.

Si Daesh recrute en Europe, c'est parce qu'il est le groupe qui a le mieux su proposer, via internet, des images et des insignes de toute-puissance aux mis-au-ban, aux a-ban-donnés. Comment ? En faisant une propagande à la Tarantino, un Tarantino sans second degré et réduit à un seul : la manifestation la plus crue de la toute-puissance. C'est là ce qui a pu suffire pour activer à distance, d'une façon *aléatoire* et sur des cibles *aléatoires*, des laissés-pour-compte en situation psychique difficile, seuls devant leur ordinateur ou leur portable. On peut donc dire que les récents auteurs des attentats en Europe sont plus des produits de la culture postmoderne néolibérale habituée à Tarentino, aux films de super héros et à Internet que des cultures pré-modernes. Ces *salaf* pré-modernes sont en fait très postmodernes puisqu'ils croient au pouvoir de l'image tout en se revendiquant d'un Islam ultra fondamentaliste.

Si je devais prendre une métaphore pour décrire cela, je choiserais celle de la « pêche à la lumière » qui se pratique en haute mer la nuit. On appelle cela *lamparo* en espagnol. Dans les ténèbres des abysses, le pêcheur en eaux troubles lance quelques fortes lumières et des êtres vivants perdus dans ces sombres grands fonds se précipitent alors dessus, mus par *phototropisme* : ils ne savent pas, bien sûr, que cette lumière artificielle dissimule un hameçon auquel ils vont bientôt se trouver pris.

C'est ainsi que cette « lumineuse » toute-puissance exhibée par les tarantinesques films de Daesh peut fasciner tous les a-ban-donnés, quelle que soit leur origine. Et plus particulièrement, bien sûr, ceux qui se retrouvent dans la peau de fils dont les pères ont été forclos, humiliés ; quadruplement humiliés pourrait-on dire : par la chute du califat en 1924 ; par le problème palestinien jamais réglé depuis 1948 ; et aujourd'hui plus que jamais, par la guerre d'Algérie et ses centaines de milliers de morts algériens, et par l'invasion de Irak justifiée par des raisons grossièrement mensongères, suivie de la destruction de ce pays.

Première faille identitaire : la chute du dernier califat (1924) dans lequel s'incarnait le principe de souveraineté théologico-politique en islam. Ce principe, ne distinguant pas le temporel du spirituel et, *a fortiori*, l'État de la religion, a recours à la *charia* (la loi coranique) pour réglementer *la totalité* de vie du croyant. Le calife étant le successeur de Mahomet, il a résulté de cette chute un immense trauma puisque la filiation directe avec le Prophète, qui, d'un califat à l'autre, s'était globalement maintenue pendant 1400 ans, s'est trouvée rompue. Pendant que le territoire ottoman était disloqué au profit de puissances coloniales, dont la France et l'Angleterre, naissait le premier État laïque en Turquie. Les musulmans sont alors passés de la position de maîtres chez eux à celle de subalternes tout en perdant le contact direct avec Dieu et en étant brusquement jetés dans la modernité. Il n'est pas étonnant que, peu de temps après cet effondrement, soient apparus, en 1928, les Frères musulmans qui promettaient le rétablissement du califat et la défaite des nouveaux États. Ils furent les premiers de toute une série de groupes islamistes de plus en plus radicaux.

Et il est d'autres failles, postérieures. Comme - seconde faille - le vote de l'ONU de 1947 qui a

partagé la Palestine entre un État juif et un État arabe *lequel n'a jamais vu le jour*. Un manquement qui a déclenché un véritable cycle vindicatoire (enchaînement sans fin de représailles réciproques), lequel a gagné toute la région moyen-orientale et déborde au-delà.

Comme - troisième faille - la guerre coloniale menée par la France contre l'Algérie<sup>12</sup>, encadrée par deux massacres. Celui de Sétif (mai 1945) qui a fait quelque 10.000 morts côté algérien. Et celui du 17 octobre 1961 à Paris au cours duquel environ 100 manifestants algériens furent jetés dans la Seine depuis les ponts de Neuilly, d'Argenteuil et d'Asnières. Entre ces deux massacres, s'est déchaîné le cycle sans fin de la violence vindicatoire avec son lot d'exactions (exécution, viols, attentats, généralisation de la torture...). Bilan : environ 500.000 morts, dont 400.000 Algériens, 4.000 pieds-noirs, 30.000 soldats français et 20.000 harkis.

Comme - quatrième faille - l'envahissement d'un grand État arabe, l'Irak, par la coalition militaire menée par les États-Unis en 2003. S'il faut examiner ce dernier point, c'est parce que le 21<sup>e</sup> siècle n'a pas fini de payer les conséquences de la décision de Georges W. Bush de faire porter à Saddam Hussein la responsabilité de la destruction survenue le 11 septembre 2001 d'un des symboles de la puissance américaine, les tours jumelles du World Trade Center de Manhattan. En d'autres termes, le siècle s'est ouvert sur une énorme erreur, à moins que ce ne soit une manipulation stratégique monstrueuse, qui allait entraîner tout un cortège d'effets dérivés catastrophiques.

---

12. Voir Renaud de Rochebrune et Benjamin Stora, *La Guerre d'Algérie vue par les Algériens. Des origines à la bataille d'Alger*, Préface de Mohammed Harbin, Denoël, 2011.

Rappelons brièvement les faits. Primo. Certes Saddam était un tyran, de la même eau d'ailleurs que ceux que Washington avait toujours soutenus (par exemple Pinochet), mais il n'avait rien à voir dans cette destruction (les services américains savaient qu'il n'entretenait pas de liens avec Al-Qaïda). Secundo. La promesse bushienne, relayée entre autres par Tony Blair, d'apporter la démocratie en Irak (l'opération s'appelait *Iraqi Freedom*) n'était qu'un slogan destiné à emporter l'adhésion de l'opinion occidentale. Tertio. Les preuves invoquées pour détruire le régime de Saddam n'ont été que des faux grossiers (cf. les fameuses « armes de destruction massive », qui n'ont bien sûr jamais été retrouvées<sup>13</sup>). En fait, il s'est agi d'un montage narratif cousu de fil blanc (digne des pires formes du *storytelling management*) essentiellement destiné à s'emparer de la quatrième réserve mondiale de pétrole. Ce n'est pas un hasard : Bush lui-même et une grande partie de son gouvernement étaient, on le sait, étroitement liés à l'industrie pétrolière.

On connaît aujourd'hui les résultats géostratégiques catastrophiques de cette intervention : au moins 500.000 morts irakiens, un taux de mortalité passé de 5,5 pour 1000 avant l'invasion à 13,2 après l'arrivée des Américains, un bilan sanitaire désastreux (80% de l'eau est désormais non traitée), un pays dévasté en proie à des luttes religieuses d'un autre temps... Et surtout un laboratoire pour la formation des milices djihadistes qui rêvent de reconstituer le califat, enrégimentent toutes les formes de la vie humaine, font fuir des millions de personnes, essaient dans les pays voisins en guerre comme la Syrie, et accueillent, forment et transforment en terroristes aguerris des milliers de jeunes venus d'Europe et d'ailleurs, souffrant de ces failles identitaires successives.

---

13. Voir l'excellent film de Paul Greengrass intitulé *Green Zone*, avec Matt Damon, sorti en 2010.

La lecture des travaux du psychanalyste Fethi Benslama permet de penser que ces quatre failles font au moins quatre bonnes raisons pour qu'ils se retrouvent en position de ce qu'il appelle des *sous-musulmans*<sup>14</sup>. Qui ne rêvent que de venger le Père en se faisant *sur-musulmans* (ce qui évoque la formation d'un surmoi féroce et obscène, cette instance que Lacan en son temps avait bien repérée). Le chemin pour passer d'un état à l'autre, de *sous-* à *sur-* est simple : mourir. Mourir en tuant le maximum de « mécréants » devient pour eux le plus bel accomplissement possible. Ils pourront alors convertir leur vie qui ne *vaut rien*, où ils ne sont que des *vauriens*, pour une vie où ils seront *tout* puisque le martyr en islam est un mort qui reste vivant, et même plus que vivant : immortel. Mourir dans ces conditions, en activant le corset d'explosifs dont ils ont ceint leur corps, leur ouvre la porte du Paradis où ils jouiront d'une vie supérieure, récompensés par les *houris* (les vierges évoquées à la sourate 55, verset 56) qui les attendent.

Que faire contre un tel délire qui érotise ainsi la mort, plus même : qui fait de la mort un suprême orgasme ?

Si l'offre djihadiste a su capter des jeunes en détresse du fait de failles identitaires importantes en leur proposant un idéal total qui comblait ces failles au prix de les transformer en « automates fanatiques », il faudrait, pour qu'ils retrouvent d'autres voies, qu'ils se mettent ou se remettent à croire que l'État démocratique peut quelque chose pour eux. Ce que, en gros, ils ont cessé de croire en France depuis les émeutes des banlieues de 2005 qui, au-delà des vives réactions à la mort de deux jeunes beurs à Clichy-sous-Bois, avaient globalement acté de la fin de la croyance en la promesse républicaine.

14. Cf. Fethi Benslama, *Un furieux désir de sacrifice – le surmusulman*, op. cit., pp. 92 et sq.

Voilà donc le *nous* contemporain, déjà mis à mal par un premier délire, le délire pléonexique occidental, aux prises avec un second, le délire fondamentaliste.

## Le délire identitaire

Deux formes délirantes du *nous* simultanément en action, c'est déjà beaucoup. Mais ce n'est pas tout. Voilà en effet que se lève, notamment contre le péril islamiste, un délire *identitaire* atteignant le *nous*, fondé sur la quête ou plutôt la reconquête de la pureté perdue du peuple et de la nation.

Ce *délire identitaire* monte aujourd'hui partout en Europe. Il s'oppose aux deux premiers et les complète, comme pour faire en sorte qu'on ne puisse sortir de l'un que pour entrer dans l'autre. Voilà que, contre la mondialisation néolibérale et contre l'« envahissement musulman », il prône un retour à la patrie. Non pas une patrie fondée sur un principe universaliste (du type liberté, égalité, fraternité) et prête à s'ouvrir à qui ferait sien ce principe. Mais une patrie refermée sur elle-même, désignant des boucs émissaires, des ennemis étrangers, pour que des acolytes réputés « amis » se regroupent et décrètent contre eux l'« état d'exception ». On retrouve là les conceptions de Carl Schmitt qui ne fut pas nommé pour rien président de l'Union des juristes nationaux-socialistes en novembre 1933.

Ce délire identitaire met ainsi en scène une patrie, et même une *mère* patrie souillée, qu'il faut bien sûr purifier de ses éléments étrangers (alors même que, par exemple, le peuple français résulte de mélanges répétés depuis l'époque gallo-romaine). Cette obsession de la pureté et de la grandeur de la nation participe en fin de compte d'une idéologie raciale qui ne peut, là aussi, qu'amener sa perte puisque le tout est appelé à finir en guerre civile, en

guerre de « race » et d'élimination de préférence des non-Blancs par les Blancs.

Ce délire ignore et veut ignorer que le peuple n'est défini ni par la biologie (par la nature), ni par un atavisme biologico-culturel (des Européens de souche communiant dans le judéo-christianisme), mais par une culture qui ne cesse de se réinventer grâce aux lois qu'elle se donne. Lesquelles peuvent rompre avec les lois du passé pour ouvrir un horizon ; telle celle qui a été forgée au cours de la Révolution Française : Liberté, égalité, fraternité, ou cette autre dont je vais bientôt parler, ce « principe de dignité » qui a permis la reconstruction de l'Occident après la guerre contre les fascismes de 1939 à 1945.

Le danger porté par ce troisième délire est le suivant : il risque lui aussi de s'écraser contre le réel et de réaliser le contraire de ce qu'il vise : la dislocation du peuple qui se croit supérieure par une coalition des autres peuples ainsi niés et/ou par l'accroissement des rivalités internes – tout simplement parce que, quand on veut être pur, on veut toujours être plus pur que le pur. En général donc, tout cela se termine par la guerre civile. Il suffit de penser à ce qui est arrivé à l'Italie mussolinienne à sa fin, lors de la bien nommée république de Salò, près du lac de Garde, qui a entraîné l'Italie dans la guerre civile, c'est-à-dire dans une effroyable logique de représailles sans fin.

Ce troisième délire se nourrit abondamment de l'abandon par la gauche de la notion de « peuple ». Une notion que la gauche a remplacé par celle de « minorités », par exemple sexuelles, de genre, ethniques, religieuses, de classes d'âge, etc. Cet abandon n'a rien de mystérieux : la gauche européenne, avec l'échec du communisme, je devrais dire avec l'échec du délire stalinien, n'a trouvé d'autre issue que de devenir *palliatrice* des effets du néolibéralisme. C'est-à-dire qu'elle l'a accepté en

se contentant de pallier (comme dans les unités de soins palliatifs, *dixit* Alain Supiot<sup>15</sup>) ses effets les plus durs. C'est cet abandon qui a poussé les ouvriers et les employés à donner de moins en moins leurs voix aux formations de gauche et de plus en plus aux formations d'extrême-droite.

Il suffit pour comprendre cet abandon d'examiner ce qu'a proposé le think tank socialisant *Terra Nova* face à cette désaffection. Remobiliser « le peuple de gauche », comme on ne le faisait déjà plus, mais comme on le disait encore en France à l'époque de Mitterrand ? Pas du tout : puisque la classe ouvrière et les employés avaient largement basculé à droite, voire davantage, il fallait, selon *Terra Nova*, les remplacer par un conglomerat de minorités : les jeunes, les femmes, les immigrés, les homosexuels, les jaunes, les noirs, les métis, les habitants de telle ou telle région, les artistes... et pourquoi pas les obèses, les anorexiques, les bègues, les blonds, les crépus, les myopes, les unijambistes, etc. Cela fait au total une très suspecte addition d'éléments hétéroclites supposée permettre de bricoler un peuple de substitution. Le reste en a logiquement découlé : les politiques de gauche se sont mis à soutenir l'extension illimitée des droits de l'individu ; ce qui a eu un effet mécanique incontournable : la déconstruction de toute idée de puissance publique, de souveraineté commune et de sens de l'État, ramené à un guichet de différents services sociaux.

Ce fut là une belle aubaine pour l'extrême-droite. Elle n'a eu qu'à se baisser pour ramasser la notion de peuple et le reconfigurer pour le rendre compatible avec les idées fixes de l'extrémisme de droite sur la « grandeur de la nation » et sur la force revenue du peuple, pour peu bien sûr que celui-ci se laisse conduire par un *guide*.

---

15. Cf. Alain Supiot, préface au livre de Bruno Trentin, *La Cité du travail*, Paris, Fayard, 2012.

Le délire identitaire atteint aujourd'hui plusieurs pays européens (Hongrie, Pologne, France, Autriche, Danemark, Suède, Grèce, Hollande...), et monte inexorablement en dépit des satisfécits réguliers que se décernent les forces politiques conventionnelles en pensant qu'à chaque élection que l'extrême-droite ne remporte pas, le mal est enrayé. La France est particulièrement touchée puisqu'aucun pays de taille comparable n'atteint un tel niveau de vote extrémiste. Le zèle de Marine Le Pen n'y est pas pour rien : elle a su reprendre le parti fasciste créé par son père, vieux baroudeur antisémite, pétainiste et crypto-nazi (cf. les chambres à gaz comme « détail de l'histoire »), pour le transformer en une redoutable force politique néo-fasciste. Une opération qu'elle a pu mener à bien en reprenant la notion de peuple.

Je le répète, ça tombait bien : cette notion était entrée en déshérence depuis son abandon par la gauche néolibérale au profit d'une version tellement caricaturale que le vrai peuple ne s'y reconnaissait plus. Si cet abandon de la notion de peuple n'a pas profité à la gauche radicale, c'est parce que Marine Le Pen a su opposer au « Nous ne sommes rien, soyons tout ! », chanté par cette gauche radicale, un « Nous sommes tout, les autres ne sont rien ! » Ce fut tout bénéfique : dire « Nous sommes tout car nous sommes français-de-souche » permettait aisément de devenir imaginativement ce tout par le simple fait de désigner les autres, les étrangers, comme n'étant rien. Le discours en question conquiert d'autant plus aisément qu'il réactualisait le sentiment colonial de supériorité en offrant l'absolue revanche : ils nous ont chassés de leurs pays, chassons-les du nôtre. Ce néofascisme est donc fortement teinté de néocolonialisme. Il présente aussi des variantes de type *brun-rouge* ou *rouge-brun* – on entend par là les mouvances qui résultent d'une hybridation des valeurs de l'extrême-droite nationaliste (le brun) et de l'extrême-gauche communiste (le rouge). Ce

n'est pas un hasard si, en France, le numéro deux du FN est un chevènementiste et si des proches de l'ancienne extrême-gauche subissent l'attraction de cette mouvance.

Mondialisation oblige : c'est en Russie que certaines forces bricolent ce nouveau discours *rouge-brun* dans l'espoir géostratégique de redevenir un pôle d'attraction face à l'Occident. Et cela fonctionne : il fascine beaucoup de blocs identitaires néofascistes en Europe. Leur propagande est puissante, soutenue en Russie par des forces qui ont implanté de véritables « usines à trolls » (le troll est le contraire de l'explication, il se fonde sur l'argumentation caricaturale et sur la provocation intentionnelle) diffusant dans toutes les langues et chargées d'inonder l'Internet de propagande rouge-brun<sup>16</sup>.

On voit à quel point cette nouvelle mouvance rouge-brun est différente de l'ancienne extrême-droite pétainiste – c'est ce qui explique la rupture entre Marine Le Pen et son père.

Ce n'est évidemment pas ce néofascisme identitaire européen rouge-brun en formation qui nous sauvera du délire néolibéral fondé sur la pléonexie, pas plus que du délire théo-fasciste de l'islamiste fondé sur la pureté. Il faut sans délai tout reprendre de zéro pour recréer un nouvel être-ensemble à partir, non du passé, mais d'un nouvel horizon. Ce qui implique de se donner des perspectives pour reconstruire un *nous* viable par une éducation, une culture et des arts permettant l'élévation, une presse libre, des institutions démocratiques indispensables pour garantir cette quête.

---

16. Lire Cécile Vaissié (professeur en études russes), *Les Réseaux du Kremlin en France*, Les Petits Matins, Paris, 2016.

## Reconstruire un *nous* viable

S'il faut faire face à ces trois délires qui assaillent, déstabilisent et tirent à hue et à dia ce qu'il reste ici et là du *nous* des anciens États-Providence, c'est tout simplement parce que chacun d'eux ne donne que ce que j'appellerai des *faux-nous*.

Je bricole cette notion à partir de celle de *faux-self*, chère à Winnicott<sup>17</sup>, qui le définissait souvent comme « une soumission aux exigences de l'environnement ». C'est justement ce qu'on entend sans cesse dans le délire occidental : nous sommes dans un monde de compétition intense, il faut donc à toute force devenir compétitif et donc casser ce qu'il reste d'État régulateur et redistributeur. Ailleurs, Winnicott parle du *faux-self* comme résultant d'une « peur de ce qui est perçu comme un chaos imminent ». C'est justement ce qu'on entend dans le délire fondamentaliste : la *charia* comme loi pure contre la dépravation occidentale. Et c'est aussi ce qu'on entend dans le délire identitaire : la restauration immédiate des valeurs « blanches » (cela s'exprime ainsi de plus en plus manifestement) contre l'envahissement musulman, alors même que les réfugiés cherchent, pour l'immense majorité, à échapper au délire islamiste.

Mais que faire contre ces trois délires ? Le premier point est que nous n'avons plus seulement à penser (et à panser) les dégâts provoqués par le délire néolibéral dans les grandes économies humaines (c'est-à-dire les économies marchande, politique, symbolique, sémiotique, psychique) et dans l'économie générale (impliquant ce qu'on appelle aujourd'hui *Gaïa*, la terre comme être vivant complexe et métagaïa).

17. D.W. Winnicott, « Théorie des troubles psychiatriques en fonction des processus de maturation de la petite enfance » (1963) in *Processus de maturation chez l'enfant* (1965), Paris, Payot, 1970, p. 218.

table<sup>18</sup>), mais nous avons aussi à penser les dégâts des deux autres délires (l'un, le délire fondamentaliste, et l'autre, son miroir national-identitaire).

Ce qui, si je calcule bien, donne un jeu stratégique à trois (les trois délires : le néolibéral, le théo-fasciste et l'identitaire néofasciste). Or, il n'y a pas à ma connaissance, de Sun Tzu à Clausewitz, de grands stratèges qui aient pensé ce type de jeu stratégique à trois. À deux, bien sûr. Mais à trois, ça n'a pas l'air facile... D'autant que, en plus de ces trois délires, il y a un quatrième larron, *nous*, qui ne voulons ni de l'hybris néolibérale, ni de la charia islamiste, ni du peuple fasciné et fascisé. C'est pourquoi, pour tirer notre épingle du jeu, il va *nous* falloir être plus intelligents que nous le sommes déjà – ce qui n'est pas gagné d'avance.

La mauvaise solution serait de se rallier à l'un de ces trois délires afin d'échapper aux deux autres jugés plus graves. C'est pourtant le cas de bon nombre de forces de gauche qui se sont ralliées au délire pléonexique occidental et néolibéral en promettant d'en atténuer les effets. Ce jeu à trois est si difficile à penser qu'il dérouta bon nombre d'intellectuels en France qui sont présentement en train d'envisager rien de moins qu'une alliance avec le Front National dans le but de contrer le fondamentalisme islamique. Or, l'immense flux de réfugiés qui submerge l'Europe est le résultat direct de la guerre d'Irak de 2003 dont j'ai parlé plus haut, menée par G. W. Bush, que certains d'entre eux ont soutenue de façon aussi enthousiaste qu'aveugle. On se souviendra longtemps de cette tribune parue dans *Le Monde* au lendemain de l'invasion américaine et qui commen-

---

18. La métastabilité est un concept notamment développé par Gilbert Simondon dans *L'individuation psychique et collective* (Aubier, Paris, 1989, p. 49 et sq.). Il signifie qu'un système peut être *globalement* métastable tout en étant *localement* instable. Une instabilité locale qui peut se résorber ou entraîner un changement de forme de l'ensemble.

çait par ces lignes surréalistes : « Quelle joie de voir le peuple irakien en liesse fêter sa libération et... ses libérateurs ! »<sup>19</sup>. Peut-on imaginer pire cécité et pire inconséquence ? Car cette guerre, après avoir causé environ un demi-million de morts irakiens et dévasté le pays, a, comme nous l'avons évoqué, littéralement fabriqué les djihadistes de l'État Islamique d'aujourd'hui, renforcés par les militaires de l'armée de Saddam Hussein que les Américains n'ont pas voulu ou su reconvertir.

Le *nous* souffre donc aussi de ce que notre époque décerne volontiers le titre d'intellectuels à des polémistes ou des sophistes ou des bateleurs rompus aux exercices de cirque du spectacle médiatique, incapables de présenter autre chose que des propositions soit faibles, soit dangereuses, soit les deux à la fois, au point même qu'aujourd'hui certains d'entre eux en France se mettent à faire la courte-échelle au Front National.

Il n'est donc d'autre solution pour faire face au pire (le triomphe absolu d'un de ces délires ou l'affrontement guerrier de ces délires) que celle de tenter de refonder le *nous*.

Ce que je considère comme une tâche aujourd'hui impossible... à laquelle nous sommes cependant tenus.

Si nous pouvons essayer de relever le défi, c'est parce qu'il existe encore quelques véritables intellectuels qui, loin des feux de la rampe médiatique, tentent encore de penser le monde dans sa complexité. Je pense en particulier à ceux qui ont publié en 2013 un *Manifeste Convivialiste*, fruit d'un travail réunissant près d'une centaine de vrais intellectuels.

---

19. Voir la tribune publiée dans *Le Monde* du 14.04.2003 au lendemain de l'intervention américaine en Irak. Elle est intitulée «La faute» (celle de la France pour n'être pas intervenue aux cotés des Américains).

Ils ont réussi, fait extraordinaire pour des intellectuels, à travailler ensemble pour mettre en commun ce qui, de leurs travaux personnels, pouvait l'être. Non seulement ces intellectuels sont sortis du pur travail critique, indispensable, et ont été jusqu'à formuler un certain nombre de propositions de sortie de crise, mais ils furent rejoints par des centaines d'intellectuels de par le monde, puisque ce *Manifeste* a déjà été traduit en près d'une vingtaine de langues et a permis la création de nombreux groupes de travail et d'un réseau international.

Ces travaux permettent de donner une orientation décisive : il n'est pas question de s'engager, ne serait-ce que tactiquement, dans une quelconque forme de soutien à l'un des trois délires dont j'ai parlé, mais de formuler des propositions de refondation du lien social. Soit une sorte de dernière chance avant l'apocalypse.

Je pense que les principes qu'ils ont mis au point pourraient inspirer la puissance publique, l'État, en recherche de principes à mettre en œuvre dans les politiques publiques d'éducation, de soin, de culture et de justice en vue de garantir et de préserver l'intérêt général.

## Renouer avec l' « Esprit de Philadelphie »

À vrai dire, ce n'est la première fois que le monde moderne a affaire à trois délires concomitants. Il suffit de faire un bond d'une centaine d'années en arrière pour se retrouver dans les années 1920. C'est là que s'est formé l'ultralibéralisme des années folles. Il devait conduire à un considérable accroissement de la richesse et il a finalement produit la crise de 1929 aux États-Unis. Laquelle s'est propagée dans le monde en provoquant un chaos économique, social, financier et moral - ce qui a directement amené le

nazisme en Allemagne. À côté de ces deux délires mortifères, s'est formé le troisième délire politique, datant lui aussi des années 20, constitué du stalinisme. Il devait libérer les peuples et les a en fait enfermés dans d'immenses prisons. Le résultat de ces trois délires politiques, ce sont la seconde guerre mondiale avec, à la clef, des destructions massives de vies, de villes, d'œuvres et de biens.

Il a donc fallu entièrement reconstruire le monde occidental à partir de 1945. Il vaut ici la peine de rappeler comment nous sommes sortis de ces délires. Cela porte un nom : « Esprit de Philadelphie » - je renvoie au lumineux livre d'Alain Supiot, professeur au Collège de France, traitant de cet épisode majeur<sup>20</sup>. Notons tout d'abord que c'est là un beau nom pour deux raisons : Philadelphie a été le foyer des Lumières révolutionnaires américaines ; ce nom, venu du grec, donc marqué au coin de la philosophie, signifie littéralement « amour fraternel » - ce qui est de bon augure. Et, de fait, cet Esprit était là en 1945, fondé sur les deux principes de *dignité* et de *commune humanité*.

Toutes les institutions, sans lesquelles la vie des hommes tend à basculer en d'incessantes guerres de chacun contre chacun, ont alors été reconstruites selon des recommandations procédant de ces solides principes. Ce qui a donné la déclaration internationale des droits à vocation universelle de Philadelphie proclamée le 10 mai 1944, puis les accords de Bretton Woods fixant, quelques semaines plus tard, les grandes lignes du nouveau système financier international. Puis la Déclaration universelle des droits de l'homme en 1948. À mentionner au passage qu'un des rédacteurs de cette Déclaration décisive, le français Stéphane Hessel,

---

20. Cf. Alain Supiot, *L'Esprit de Philadelphie, la justice sociale face au marché total*, Seuil, Paris, 2010. On peut trouver le texte de la déclaration de Philadelphie en annexe de cet ouvrage.

héros de la résistance, s'est trouvé obligé, cinquante ans plus tard, à près de 90 ans, de reprendre la plume pour écrire le fameux appel *Indignez-vous*, au succès planétaire, lorsqu'il s'avisa que ledit principe de dignité était de plus en plus outragé.

En France, l'Esprit de Philadelphie consonne avec les principes à l'œuvre dans le programme du Conseil national de la Résistance, adopté dans la clandestinité et mis en application dès la Libération, tant par les gaullistes que par les communistes. Au plan international, il a cependant manqué à ces accords la construction de deux autres organisations complémentaires, pourtant expressément prévues : une Organisation internationale du commerce, adossée à une Banque centrale internationale. Si ces deux institutions avaient été créées, le monde actuel aurait été plus juste, avec un système commercial servant les besoins des populations du Nord comme du Sud, et les dettes – dont les pays européens souffrent tant aujourd'hui – auraient fait l'objet de régulations institutionnelles et non pas sauvages. Mais John Maynard Keynes, l'un des principaux instigateurs de ces mesures et de ces organisations, a eu le grand tort de mourir juste avant leur création, en 1946. Une aubaine pour ceux qui espéraient la fin d'un « interventionnisme » honni et le retour du laisser-faire économique.

Si j'insiste beaucoup sur cet épisode, c'est parce que les idéologies mortifères qui s'étaient déversées au cours de la première moitié du XXe siècle se sont précisément brisées sur cet Esprit, inspirant des hommes courageux capables de construire de nouvelles et solides institutions. Et, de fait, deux d'entre ces idéologies se sont bientôt trouvées défaites ou marginalisées. L'une se référait à l'ultralibéralisme qui avait causé la crise de 1929 et l'autre se réclamait du nazisme, lequel ne voyait le monde que divisé entre amis et ennemis à ostraciser, voire à exterminer (Carl

Schmitt). Quant à la troisième, procédant du stalinisme et promettant des lendemains qui chantent sans cesse différés, elle n'a pu, à terme, soutenir la comparaison avec les rapides et multiples progrès réalisés dans les domaines-clefs de la liberté et du bien-être, grâce à ces principes de *dignité* et de *commune humanité*.

Et cependant, l'esprit de Philadelphie est mort.

Mort au tournant 1980, après une agonie de quelques dix années. L'ultralibéralisme, qui ne dormait que d'un œil dans le pays le plus puissant du monde, les États-Unis, s'est alors réveillé. Et, par diffusion virale, il s'est à partir de là propagé de proche en proche dans le reste du monde. Jusqu'à ses confins : la Chine, l'Inde, l'Amérique latine, et aujourd'hui l'Afrique ; le monde s'est retrouvé mondialisé avant même de l'avoir voulu.

Et voici que les mêmes causes entraînent les mêmes effets. L'ultralibéralisme pléonexique des années 1980 déchaîne un théo-fascisme qui déchaîne un néofascisme identitaire. Bref, nous revoici aux prises avec les trois délires mortifères décrits, qui font tellement système que nous sommes entrés dans une sorte de *folie à trois*<sup>21</sup>.

Comment en sortir cette fois ?

Car, pas sûr qu'Éros, la pulsion de vie, sache une fois de plus triompher de Thanatos, la pulsion de

---

21. On connaît la « folie à deux » où deux individus amplifient l'un l'autre leur délire ; voici venir une « folie à trois » où un groupe n'échappe à un délire politique que pour entrer dans un autre. Lacan évoque la folie à deux dans sa thèse *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932) : voir son commentaire du double crime des sœurs Papin (Seuil, Paris, 1972).

mort en ses différents et hideux visages actuels<sup>22</sup>. Ce qui est sûr, en revanche, est que, s'il reste une mince chance, ce sera la dernière avant l'apocalypse annoncée. La dernière parce que l'homme a aujourd'hui les moyens de tout détruire, lui-même et son environnement.

Bref, nous nous retrouvons aujourd'hui avec trois délires affectant le *nous*, qui doivent être circonscrits avant que ne se propagent les conflits et les guerres qui, aujourd'hui, seraient fatales à l'humanité. Car aujourd'hui, plus que jamais, nous savons que l'humanité est mortelle. Nous devons donc agir sans délai pour reconstruire des institutions dignes de ce nom. La puissance de l'État (ou ce qu'il en reste) est requise pour mener à bien ce travail de prévention du pire.

## Quatre principes que les États pourraient mettre en œuvre pour reconstruire les institutions

Il ressort des travaux des Convivialistes quatre principes anthropologiques-clefs : commune humanité, commune socialité, individuation et opposition maîtrisée et créatrice.

- Le principe de *commune humanité* signifie que, par-delà les différences de couleur de peau, de nationalité, de langue, de culture, de religion, de richesse, de sexe ou d'orientation sexuelle, il n'y a qu'une seule humanité qui doit être respectée en la personne de chacun de ses membres.

Or ce principe est menacé dans les trois délires atteignant aujourd'hui le *nous*.

---

22. « Le commandement *Tu ne tueras point* nous donne la certitude que nous descendons d'une lignée infiniment longue de meurtriers qui avaient dans le sang le plaisir au meurtre, comme peut-être nous-mêmes encore. » Cf. S. Freud, *Actuelles sur la guerre et la mort*, OCF, t. XIII, pp. 150-151.

Dans le délire pléonexique, l'immense fortune de quelques-uns les place objectivement dans la position de pouvoir utiliser les très onéreuses technologies à leur profit pour «augmenter» leurs capacités de vie et de computation<sup>23</sup>. Ce qui se profile, c'est l'horizon d'une post-humanité qui ressemblerait fort à un crime contre l'humanité ; car il suffirait que certains accèdent à cette surhumanité pour que *nous*, « les hommes premiers » selon la dénomination oiseuse d'un philosophe tenté par le diable, devenions ipso facto une sous-humanité corvéable à merci, voire même jetable. Ce serait *Métropolis* telle qu'un visionnaire nommé Fritz Lang l'avait imaginée à l'heure où montaient les plus graves dangers, avec la cité lumineuse des surhommes en haut et la cité sombre des sous-hommes dans les bas-fonds.

Dans le délire théo-fasciste, cette rupture de la commune humanité est immédiatement présente puisqu'il sépare les hommes-de-dieu des mécréants. Lesquels sont bons pour l'extermination par des automates insensibles à l'humanité des autres hommes - ce que montrent jusqu'à la nausée les massacres perpétrés par les islamistes qui trucident et décapitent tranquillement d'autres hommes.

Quant au délire identitaire, il est entièrement fondé sur la séparation entre les « vrais hommes » et les « sous-hommes » (le juif, le nègre, l'indien, l'arabe, etc.).

C'est donc à la puissance publique, l'État, qu'il revient de constamment affirmer dans toutes les institutions (éducation, justice, santé, culture...) le principe de commune humanité.

- Le principe de *commune socialité* veut dire que les êtres humains sont des êtres sociaux qui ne peuvent

---

23. Par exemple, le 7 septembre 2017 le géant pharmaceutique suisse Novartis a annoncé un prix de 475 000 dollars pour la vente aux États-Unis de son dernier anticancéreux. Qui peut se le payer ?

s'épanouir que dans un espace social assez homogène pour s'ouvrir à une réciprocité qui garantit la richesse de leurs rapports sociaux.

Ce principe est hautement menacé dans le délire pléonexique. En 2015, on apprenait en effet que les soixante-trois personnes les plus riches du monde détenaient autant de richesses que les 3,6 milliards de personnes appartenant à la moitié la plus pauvre de l'humanité<sup>24</sup>. Si, du point de vue du patrimoine, 63 est égal à 3,6 milliards, c'est que ces deux groupes ne vivent pas dans le même monde. Cette donnée simple et massive confirme qu'il existe désormais une hyperclasse toujours plus resserrée concentrant la richesse face à une hypoclasse paupérisée toujours plus nombreuse.

Ce principe de *commune socialité* est également hautement menacé dans le délire identitaire atteignant le *nous*. Il fut des espaces où la femme était confinée. Il fut des espaces où le juif était banni (les ghettos) avant d'être exterminé. Il fut des espaces où le noir était exclu. Certains rêvent encore d'espaces où l'autre (en couleur de peau, en religion, en ethnie...) est indésirable.

Enfin, ce principe de *commune socialité* est également proscrit dans les délires fondamentalistes qui organisent la société en séparant les croyants des mécréants.

C'est ici encore à la puissance publique, l'État, qu'il revient de constamment affirmer dans toutes les institutions (éducation, justice, santé, culture...) le principe de commune socialité.

---

24. On a fait à cet égard beaucoup de « progrès » en peu de temps. Ce chiffre de 2015 doit en effet être actualisé puisque, selon un rapport publié par l'ONG Oxfam le 16 janvier 2017 à l'occasion de la rencontre annuelle de l'élite politique et économique à Davos, ce sont désormais huit personnes qui possèdent un patrimoine équivalent à celui de la moitié la plus pauvre de l'humanité (<https://www.oxfam.org/>).

- Le principe *d'individuation* soutient que la seule politique légitime est celle qui permet à chacun d'affirmer au mieux son individualité singulière en devenir, en développant sa puissance d'être, de parler, de penser et d'agir sans nuire à celle des autres.

Le principe *d'individuation* est hautement menacé dans le délire pléonexique affectant le *nous*. Car ce délire crée un nouveau type de lien social, que j'ai proposé de nommer « égo-grégaire »<sup>25</sup>. *Ego* pour désigner ce qui a rapport au sujet, de façon normale comme lorsqu'on dit « je », *ego* en latin, et de façon pathologique comme dans l'égoïsme. Et *grégaire* parce que ça vient du latin *gregarius* qui est apparenté à *gregis* signifiant troupeau, lequel nie l'individuation. C'est en effet cela qu'il faut bien saisir pour comprendre la forme de lien promue par le délire pléonexique : la juxtaposition, le nouage inédit, de l'égoïsme et de la grégarité. Car le comble, dans cette forme, c'est que le sujet se croit libre parce qu'il a satisfait ses appétences alors qu'il est pris la main dans le sac, refermée sur l'objet manufacturé qu'il a saisi avec la même vigueur que celle du poisson qui happe le ver accroché à l'hameçon, ou celle du singe qui se fait piéger en refermant la main sur la noisette convoitée, disposée dans une boîte attachée au sol : il ne peut plus ressortir cette main refermée sur l'objet et il se trouve alors pris par ce qu'il croyait prendre. Et comme tous les consommateurs referment tous la main sur le même objet, ces prises en solo multipliées par quelques millions créent en fait de vastes troupeaux... où chacun se croit libre.

Il suffit alors d'emmener ces troupeaux, où chacun est pris par ce qu'il tient, vers des sources providentielles pleines de sirènes, de naïades et de pin-up qui susurreront à chacun qu'il est libre et qu'il deviendra vraiment lui-même lorsqu'il aura acheté le dernier

---

25. Cf. Dany-Robert Dufour, *La Cité perverse*, Folio, Paris, 2012, p. 386.

iPod. Ou qu'il sera, avec cette banque ou ce réseau social, au centre du système. Avec cet « égoïsme grégaire », nous sommes sans doute devant un type d'agrégats assez nouveau, ceux de la liberté simulée. Nous sommes comme devant des monstres car ces formations sont profondément anti-démocratiques : elles fonctionnent à la désubjectivation et à la dépersonnalisation puisque le sujet, ainsi pris, passe alors du côté de l'objet. C'est là où la perversion polymorphe de l'adulte et l'addiction sous toutes ses formes se nouent pour former les nouvelles pathologies de la consommation.

Cette mise en troupeau de consommateurs opérée par le délire pléonexique est parfaitement perceptible dans les propos tristement célèbres tenus en 2004, non en public mais en petit comité de grands patrons, par M. Patrick Le Lay, alors président de TF1 : « Nos émissions ont pour vocation de rendre [le cerveau du téléspectateur] disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. Rien n'est plus difficile que d'obtenir cette disponibilité. »<sup>26</sup>

L'expression « divertir les cerveaux » mériterait à elle seule toute une exégèse. Retenons-en ceci. Le terme « divertissement » est d'origine latine, il est composé de *dis*, préfixe indiquant la séparation, et de *vertere*, tourner. Il signifie donc détourner. Apparu en Europe à la fin du XVe siècle, il désignait alors l'action de soustraire à son profit, comme, par exemple, dans les expressions « divertir de l'argent mis en dépôt » ou « divertir une part de l'héritage ». On pourrait donc poser à M. Le Lay la question suivante : « Aviez-vous l'intention de divertir, c'est-à-dire de voler une partie du cerveau à ceux à qui votre chaîne s'adresse ? »

26. *Les Dirigeants face au changement*, éditions du Huitième Jour, Paris, 2004. Préface de Ernest-Antoine Seillière, alors président du Mouvement des Entreprises de France (MEDEF), p. 92.

*Voler les cerveaux* en y dérochant quelque chose qui y était et y installant à la place quelque chose d'autre qui n'y était pas... Soit une *psychotechnique* qui ressemble fort à une petite lobotomie virtuelle.

Ce que Gunther Anders, dans ses fameuses études sur la publicité, comme répondant par avance à M. Le Lay, explique lumineusement ainsi : « Ma soif de Coca-Cola n'est absolument pas la « mienne », c'est quelque chose qui est produit en moi par les producteurs de Coca-Cola (...). À vrai dire, c'est un instrument dont le but et l'opération consistent à apaiser la soif de profit de la production. C'est avec sa soif et l'apaisement de celle-ci que l'assoiffé apaise donc la soif de l'entreprise. Il accomplit le travail dont on l'a chargé. »<sup>27</sup>

Enfin, il faut mentionner que, dans le divertissement, il devient impossible de fixer son attention sur une chose puisqu'une autre chose vient immédiatement remplacer la première, et ainsi de suite sans doute était-ce là le sens du verbe « détendre » (le cerveau) que M. Le Lay accolait au verbe divertir. C'est pourquoi on peut dire que le divertissement est un destructeur d'attention ; et, plus précisément, un destructeur d'« attention profonde »<sup>28</sup>. Or l'attention profonde n'est pas une disposition innée, elle s'acquiert, notamment grâce à la lecture, et elle permet à terme que l'individu atteigne ce que Kant appelait la majorité, c'est-à-dire une capacité d'entendement telle que l'individu peut devenir capable de penser par lui-même. C'est précisément cela que le divertis-

27. Günther Anders, *L'obsolescence de l'homme*, T II, « Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle », Fario, Paris, 2012, note 1 de la page 187.

28. On doit ce terme à la spécialiste américaine de « Digital Humanities », N. Katherine Hayles. « Hyper and Deep Attention : The Generational Divide in Cognitive Modes », *MLA (Modern Language Association) Journal*, 26 novembre 2007, disponible sur <http://www.mla-journals.org/>. Bernard Stiegler a repris et développé cette notion en lui donnant tous les développements philosophiques nécessaires dans *Prendre soin de la jeunesse et des générations*, Flammarion, Paris, 2008.

sement *néglige*, au sens fort du terme puisque, selon l'étymologie latine, *negligentia* vient de *negligere*, qui se décompose en *neg-legere* et signifie « ne pas lire ». Ce qui permet de penser que le divertissement produit des êtres négligés, à qui c'est l'individualisation même qui est rendue malaisée.

Le principe d'*individuation* est également hautement menacé dans le délire fondamentaliste affectant le *nous* puisque celui qu'il produit, comme je l'ai déjà indiqué, des a-sujets, automates hallucinés rachetant leurs fautes par la soumission totale à un discours niant l'humanité des autres hommes.

De même, le principe d'individuation est hautement menacé dans le délire identitaire affectant le *nous* car l'individu y est prié de se taire et de se plier au discours du chef parlant au nom d'un supposé peuple, allemand, italien ou français, quand ce n'est pas au nom d'une supposée « race supérieure ».

C'est ici encore à la puissance publique, l'État, qu'il revient de constamment affirmer dans toutes les institutions (éducation, justice, santé, culture...) le principe d'individuation.

- Le principe d'*opposition maîtrisée et créatrice* précise que, si chacun a vocation à manifester son individualité singulière, il devient alors inélectable que les humains puissent s'opposer. Il s'agit donc qu'ils puissent le faire, non par la guerre, mais par la mise en place d'un cadre de commune socialité qui rend ces rivalités non plus destructrices mais fécondes. Rien ne peut mieux garantir le fonctionnement effectif du principe d'opposition maîtrisée et créatrice que des institutions démocratiques capables de veiller au respect de la pluralité des points de vue.

À noter que ce principe n'est pas assuré par l'ultralibéralisme économique dont se nourrit le délire

pléonexique affectant le *nous*. En effet, cet ultralibéralisme économique ne sait finalement s'en remettre qu'à la « main invisible » du marché et à une supposée régulation spontanée, sans même exclure certaines régulations sauvages. En d'autres termes, on peut dire que l'ultralibéralisme économique en vigueur aujourd'hui contribue à la destruction des institutions démocratiques puisqu'il atteint le cœur même de ce système démocratique fondé, depuis Montesquieu, sur l'existence et la séparation des trois pouvoirs : exécutif, législatif et judiciaire<sup>29</sup>. La mondialisation, en effet, permet aux puissantes entreprises multinationales de contourner l'État en se soustrayant aux législations et aux contrôles nationaux.

Reste donc le quatrième pouvoir, dit informatif (la presse et les médias), institution décisive car elle sert à la diffusion de l'information nécessaire à la fabrication d'*hommes libres*, c'est-à-dire capables de penser par eux-mêmes et de débattre en respectant la pluralité des points de vue. Ce qui est indispensable à l'heure de l'enrôlement des esprits dans ces différents délires monologiques. Encore faudrait-il que cette presse soit elle-même libre. Or, ce n'est nullement le cas : la grande presse et les grands médias sont de plus en plus concentrés entre les mains d'industriels multimillionnaires<sup>30</sup>.

Le principe d'opposition maîtrisée et créatrice n'est évidemment pas en vigueur dans les délires fondamentalistes affectant le *nous* car la « vérité » n'y est tout simplement pas à construire : elle a été donnée une fois pour toutes aux origines par Dieu aux hommes, et il ne s'agit que de la retrouver - ce que les fondamentalistes pratiquent en faisant subir aux textes originaux des interprétations qui sont en

29. Montesquieu (1689-1755) dans *L'esprit des lois* (1748).

30. Ce qu'analyse remarquablement l'économiste Julia Cagé dans *Sauver les médias* (Seuil, Paris, 2015).

fait des manipulations correspondant au sens qu'ils veulent privilégier.

De même, le principe d'opposition maîtrisée et créatrice n'est pas en vigueur dans les délires identitaires car la « vérité » de la race ou de l'ethnie parle là par la voix du Chef. On sait d'ailleurs combien cette voix peut être théâtralement travaillée pour que ces délires apparaissent inspirés : il suffit de se remémorer les voix de Mussolini, d'Hitler et, plus près de nous, de Jean-Marie Le Pen.

Si les institutions démocratiques sont décisives, c'est parce qu'elles constituent le remède principal à la formation de délires mortifères affectant le *nous*. Pour le comprendre, il suffit en effet de prendre le terme de délire dans un sens non pas métaphorique mais assez informé pour s'apercevoir que celui-ci se déploie en quatre temps<sup>31</sup> :

1. Le délire procède d'une idée fixe résultant d'une croyance fausse ou partielle, voire d'une pure et simple illusion.
2. Le délire présente la particularité de tellement résister à tout contre-argument convaincant, voire même à la preuve du contraire, que toute objection ne fait que renforcer la croyance initiale.
3. Ce renforcement peut aller jusqu'à la création d'un système total dont le délirant se fait le maître absolu. Il devient alors le dieu d'une nouvelle religion qui doit s'imposer au monde. Les exemples ne manquent pas : le Président Schreber, dont Freud a tenté d'analyser le délire. Ou encore, bien avant lui, Guillaume Postel, lecteur royal de François Ier, qui mit au point une fantastique théologie délirante.

31. Cf. le livre bien informé de Louis A. Sass : *Les paradoxes du délire. Schreber, Wittgenstein et l'esprit schizoïdique*, traduit de l'anglais par P.-H. Castel, Les Éditions d'Ithaque, Paris 2010.

Ou encore Jean-Pierre Brisset, sacré « prince des penseurs » par Jules Romains, qui avait pénétré les secrets de la Création en découvrant que les grenouilles étaient l'ancêtre de l'homme et qu'elles parlaient français (« il suffit, disait-il, de les écouter »). Ou encore Artaud qui disait avoir été « crucifié au Golgotha » (*Œuvres Complètes*, XIV, 155).

À noter que beaucoup de délirants ont la sagesse d'en rester là. Nous leur devons assistance pour oser explorer ainsi, à notre place, notre folie constitutive. D'autant que, chez certains d'entre eux, cette exploration prend des formes sidérantes – j'ai déjà cité Artaud qui proférait, écrivait et dessinait sans relâche ; mais d'autres peignent, sculptent, tissent – je pense à ce que le peintre Jean Dubuffet a nommé dès 1945 *l'Art Brut*, qu'on appelait auparavant l'art des fous.

4. Cependant, d'autres vont un cran plus loin. C'est là où le beau délire peut se convertir en sinistre égarement. Certains délirants vont en effet jusqu'à tenter de forcer la réalité pour qu'elle s'accorde à leur délire. Ceux-là n'ont cure de la création artistique et cherchent avant tout à tenter de recréer le monde réel. Pourquoi ? Probablement parce qu'il ne suffit pas d'être fou pour créer un art brut sidérant. Il faut ici rappeler l'aphorisme du grand psychiatre Henri Ey, probablement fait pour décourager les amateurs: « N'est pas fou qui veut ! » À quoi je me permets d'ajouter qu'être fou ne suffit pas pour produire de l'art brut. Il ne reste plus alors, à ceux qui sont fous sans pouvoir étancher leur folie dans un fabuleux art brutalisant l'art, qu'à se livrer à quelques marottes dans des asiles ou... à haranguer les foules. L'étrange est que, quelquefois, ça marche. Ils sont entendus.

Par qui ?

Par des névrosés usuels qui passent « à côté de leur propre vie » en se retrouvant entièrement pris par des tâches de survie, perdant leur vie à la gagner, voués *ad nauseam* au travail aliéné interdisant l'œuvre. Or beaucoup d'entre ces névrosés savent leur relégation - ce qui n'arrange rien. Je rappelle à cet égard que, dans notre heureuse et démocratique époque, une enquête sérieuse révélait que « près de la moitié des Français considèrent 'passer à côté de leur vie' et jugent leur niveau de bien-être « médiocre » »<sup>32</sup>.

Comment s'étonner dès lors que cette perte du sentiment d'eux-mêmes les pousse dans le ressentiment contre tous, ressentiment marqué de rancune, d'hostilité, de frustration, de sentiment d'infériorité, de jalousies recuites.

Les analyses de Nietzsche restent ici irremplaçables. Dans *La Généalogie de la morale*, il appelle « êtres de ressentiment » ces hommes devenus tragiquement pauvres en sentiment pour qui « la véritable réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne se dédommagent qu'au moyen d'une vengeance imaginaire »<sup>33</sup>. Ce qui les pousse vers ceux qui haranguent les foules avec leurs idées fixes. Ces groupements peuvent même attirer des névrosés « réussis », comme vous et moi, mais souffrant quand même de la répétition et de la routine, tentés d'aller voir ailleurs, c'est-à-dire vers l'intensité pulsionnelle.

N'oublions jamais que c'est le peuple le plus raisonnable et le plus philosophe d'Europe, les Allemands, qui en est venu à entendre la voix tonitruante d'un dangereux délirant incapable de peindre un tableau digne de ce nom, Hitler, avant de l'élire en 1930, de le réélire en 1932 et de l'investir en 1933. Car ce n'est pas un coup d'État qui a amené Hitler au pouvoir. Lequel fut en l'occurrence un pouvoir de détruire

et de tuer. Cette licence d'exterminer une partie du genre humain lui fut donnée par des gens « normaux » et parfois même éduqués, dont beaucoup avait dit leurs prières, lu Kant et écouté Beethoven.

C'est là où les institutions démocratiques peuvent littéralement prévenir la formation de délires. En empêchant, dès l'origine de la formation du délire, l'enclenchement vers le point numéro deux du processus, qui mène à l'enfermement dans l'idée fixe d'où on ne sort plus - au point même que tout contre-argument convaincant ou même la preuve du contraire ne fait que renforcer la croyance initiale.

C'est ici encore à la puissance publique, l'État, qu'il revient de constamment garantir l'existence et le fonctionnement du principe d'opposition maîtrisée et créatrice.

### **De ces quatre principes généraux découlent trois considérations transversales**

- Des considérations morales : Ce qu'il est permis à chaque individu d'espérer, c'est de se voir reconnaître une égale dignité avec tous les autres êtres humains, d'accéder aux conditions matérielles suffisantes pour mener à bien sa conception de la vie bonne, dans le respect des conceptions des autres. Ce qui lui est interdit c'est de basculer dans la démesure (*l'hubris* et la *pléonexie* des Grecs) qui viole le principe de commune humanité et qui met en danger la commune socialité.

- Des considérations politiques : Dans cette perspective, un État ou un gouvernement, ou une institution politique nouvelle, ne peut être tenu pour légitime que s'il respecte les quatre principes (commune humanité, commune socialité, individuation et

32. Enquête Ipsos publiée le 17 septembre 2015.

33. Nietzsche, *Généalogie de la morale*, IIIe partie, section 10.

opposition maîtrisée) et que s'il se donne des lois garantissant la mise en œuvre des considérations morales, écologiques, politiques et économiques qui en découlent.

- Des considérations écologiques : L'homme ne peut plus se considérer comme possesseur et maître de la Nature. Posant que, loin de s'y opposer pour la posséder, il en fait partie, il doit retrouver avec elle une relation d'échanges féconds et pérennes avec le milieu en rendant à la Nature au moins autant qu'il ne lui prend ou en reçoit. Il y a urgence à prendre en compte cette considération. Ce qui est sûr, en effet, c'est que, s'il reste une mince chance, ce sera la dernière avant l'apocalypse annoncée<sup>34</sup>.

- Des considérations économiques : On sait désormais qu'il n'y a pas de corrélation avérée entre la richesse monétaire ou matérielle, d'une part, et le bonheur ou bien-être, de l'autre. Le bonheur ne tenant pas à la production d'une infinité d'artifices, il n'y a donc plus lieu de soumettre le travailleur au stress productif (travail aliénant, cadences, division du travail, machinisme...), ni le consommateur au gavage de produits manufacturés en le provoquant à consommer toujours plus. Ce qui ouvre de nouvelles perspectives pour le travail, qu'il faut libérer, et pour le loisir, qu'il faut réinventer, n'en déplaît à M. Le Lay, comme temps de travail sur soi et pour soi<sup>35</sup>. Ces considérations n'auraient, bien sûr, de chance d'être véritablement appliquées que si les formes de propriété évoluent et se diversifient. L'idée de

*biens communs* offre en ce sens des perspectives nouvelles permettant d'échapper aussi bien à la propriété privée qu'à la propriété collective qui font ou ont fait des ravages sociaux, culturels et environnementaux.

La réflexion sur les biens communs (ou plus simplement les communs) me semble destinée à prendre une place de plus en plus importante dans les perspectives que j'évoque<sup>36</sup>. Cela désigne à l'origine des ressources naturelles (comme l'air, l'eau...) et culturelles (les connaissances et les pratiques sujettes à l'économie de la contribution numérique), en principe accessibles à tous les membres d'une communauté ou d'une société, qui pourraient ne pas être systématiquement aliénés par l'appropriation privée<sup>37</sup>. En bref, les *communs* pourraient constituer un horizon désirable pour un *nous* à venir qui se cherche.

J'ajoute pour finir que mes amis convivialistes reprennent souvent le vieux terme occitan de *convivance* pour définir le principe sur lequel un *vrai nous* pourrait ou devrait, contre les dangereux *faux nous* actuels, reposer. À noter que ce terme vient d'entrer dans le dictionnaire de l'Académie française grâce à Florence Delay, qui sait de quoi elle parle. « La *convivencia* ? interrogeait-elle. Ceux qui connaissent l'histoire de l'Espagne savent que ce mot embrasse une période qui dura près de huit siècles et pendant laquelle juifs, chrétiens et musulmans vécurent ensemble, de 711 à 1492. »<sup>38</sup>

34. « Annoncée » pas par n'importe qui, mais par un article retentissant paru dans la revue *Nature*, l'une des revues scientifiques les plus anciennes et les plus réputées au monde. Il suffit de consulter *Nature* n°486 du 7 juin 2012 pour savoir que 22 scientifiques de renom ont, après avoir regroupé leurs travaux en une méta-étude, publié un article intitulé « Approaching a state shift in Earth's biosphere » où ils indiquent que les écosystèmes de la planète devraient connaître un basculement irréversible entre 2025 et 2100.

35. Ces points sont développés dans *Le délire occidental et ses effets actuels dans la vie quotidienne : Travail, loisir, amour*, op. citée.

36. Cette perspective a été ouverte par Elinor Ostrom, première femme à recevoir en 2009, le prix Nobel d'économie. Pour l'instant, un seul de ses livres est traduit en français : *La Gouvernance des biens communs*, De Boeck, Bruxelles, 2010.

37. Benjamin Coriat, un des animateurs du collectif des « Économistes Atterrés », a récemment coordonné un ouvrage important, *Le retour des communs*, LLL, Paris, 2015.

38. Florence Delay, *Une très vieille convivance* (séance du 26 octobre 2004), disponible sur <http://seance-cinq-academies-2010.institut-de-france.fr/discours/2004/delay.pdf>.

En fait, il ne s'agit pas seulement de « vivre avec » (*con-vivencia*), il s'agit aussi de vivre sa vie et de survivre dans un monde pérenne. Je suggère donc pour finir de ravir à nos amis jungiens qui, je l'espère en seront ravis, le terme de *vivance* qu'ils utilisent depuis longtemps, pour lui donner un sens plus vaste, de façon à bien inscrire ces propositions dans le sens de la vie qui doit continuer (*éros vs thanatos*). Dans la *vivance*, il y a en effet, primo, l'*égo-vivance* (pour vivre pleinement sa propre vie), secundo, la *convivance*<sup>39</sup> (pour vivre avec les autres sans se massacrer) et tertio, la *survivance* (pour vivre dans un monde en contribuant à restaurer les équilibres environnementaux nécessaires à la vie). Soit une *vivance* à trois dimensions.

Placer un projet sous l'égide du signifiant *vivance* dit clairement qu'il s'agit d'un projet de *vie* qui s'oppose aux manifestations mortifères (procédant de la pulsion de mort) qui se manifestent dans les trois grands délires en cours affectant le *nous*, prônant l'un, l'*hybris* néolibérale, l'autre la *charia* islamiste, et le troisième l'aberration carl-schmittienne du *peuple d'exception*. Cela aurait le mérite de clarifier la réflexion : il existe une alternative de vie, jouable au regard de trois folies mortifères.

Globalement, on sait donc ce qu'il faut faire pour obvier au pire. Mais la question est ailleurs : avons-nous vraiment envie de le faire ?

Vous, je ne sais pas, mais moi, ma conviction est faite : plutôt que de me fondre dans un des *faux-nous* actuels, je préfère devenir... un vrai *convivant*, et, qui plus est, fier de l'être.

---

39. On peut aisément distinguer plusieurs niveaux de convivance, chacun avec sa cohérence propre : la famille, les amis, le plan local ou communautaire, la dimension nationale.

- Anders G., *L'obsolescence de l'homme T II, Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, Fario, Paris, 2012.
- Barnosky A. D. et al. "Approaching a state shift in Earth's biosphere", in *Nature* n°486 du 7 juin 2012.
- Benslama F., *Un furieux désir de sacrifice – le surmusulman*, Seuil, Paris, 2016.
- Cagé J., *Sauver les médias*, Seuil, Paris, 2015.
- Coriat B., *Le retour des communs*, LLL, Paris, 2015.
- Delay F., *Une très vieille convivance* (séance du 26 octobre 2004), disponible sur <http://seance-cinq-academies-2010.institut-de-france.fr/discours/2004/delay.pdf>.
- Dufour D.-R., *Folie et démocratie*, Gallimard, Paris, 1996.
- Dufour D.-R., *La Cité perverse*, Folio, Paris, 2012.
- Dufour D.-R., *Le délire occidental et ses effets actuels dans la vie quotidienne : Travail, loisir, amour*, LLL, Paris, 2014.
- Dufour D.-R., *Le divin Marché*, Folio, Paris, 2012.
- Freud Sigmund, *Actuelles sur la guerre et la mort [1915]*, Œuvres complètes, PUF, Paris, t. XIII.
- Hayles N. Katherine, «Hyper and Deep Attention : The Generational Divide in Cognitive Modes», MLA (Modern Language association), in *Journal*, 26 novembre 2007, disponible sur <http://www.mlajournals.org/>.
- Heidegger M., *Essais et conférences [1953]*, Gallimard, Paris, 1958, « La question de la technique ».
- Hérodote, *Polymnia*.
- Kant E. : *Critique de la raison pure, Critique de la raison pratique et Critique de la faculté de juger*.
- Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932), Seuil, Paris, 1972.
- Lacan J., Le séminaire, Livre III, *Les psychoses*, 1955-1956, Seuil, Paris, 1981.
- Le Lay P. et al. *Les Dirigeants face au changement*, éditions du Huitième Jour, Paris, 2004. Préface d'Ernest-Antoine Seillière.
- Lyotard J.-F., *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Minuit, Paris, 1979.
- Montesquieu, *L'esprit des lois* (1748).
- Nietzsche F., *Généalogie de la morale*, IIIe partie, section 10.
- Ostrom E., *La Gouvernance des biens communs*, De Boeck, Bruxelles, 2010.

- Polanyi K., *La Grande Transformation* [1946], Gallimard, Paris, 1983.
- Rochebrune R. et Stora B., *La Guerre d'Algérie vue par les Algériens. Des origines à la bataille d'Alger*, Préface de Mohammed Harbin, Denoël, 2011.
- Sass Louis A., *Les paradoxes du délire. Schreber, Wittgenstein et l'esprit schizophrénique*, traduit de l'anglais par P.-H. Castel, Les Editions d'Ithaque, Paris 2010.
- Simondon G., *L'individuation psychique et collective*, Aubier, Paris, 1989.
- Stiegler B., *Prendre soin de la jeunesse et des générations*, Flammarion, Paris, 2008.
- Supiot A., *L'Esprit de Philadelphie, la justice sociale face au marché total*, Seuil, Paris, 2010.
- Supiot A., préface au livre de Bruno Trentin, *La Cité du travail*, Paris, Fayard, 2012.
- Vaissié C., *Les Réseaux du Kremlin en France*, Les Petits Matins, Paris 2016.
- Winnicott D.W., « Théorie des troubles psychiatriques en fonction des processus de maturation de la petite enfance » (1963) in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1970.

## Pour approfondir le sujet



Déjà paru  
du même auteur  
*L'enfant face aux  
médias*

Livres disponibles  
en téléchargement  
en version pdf et epub

-  · Le divin marché, source de fragilisation ?, avec Dany-Robert Dufour
- Quand nos fantasmes ne sont plus limités par le réel ?, avec Dany-Robert Dufour
- Deux aliénations contemporaines : Jouissance à tout prix ou rigueur extrême ?, avec Dany-Robert Dufour
- Comment comprendre la montée actuelle du djihadisme ?, avec Roland Gori
- ...
-  · Les risques d'une éducation sans peine, de Jean-Pierre Lebrun
- Prévenir la maltraitance, de Vincent Magos
- L'impossible entrée dans la vie, de Marcel Gauchet
- ...
-  · Délabrement et reviviscences de l'intérêt général, de Dany-Robert Dufour
- Le politique, garant de l'intérêt général, de Pierre Larrourou
- Contribution et intérêt général, de Bernard Stiegler
- Quand l'État s'efface, de Stelios Styliandis
- La prévention entre intérêt général et contrôle social, de Vincent Magos
- ...

sur [yapaka.be](http://yapaka.be)

# Temps d'Arrêt / Lectures

## Dernier parus

### 46. Le Jeu des Trois Figures en classes maternelles.

Serge Tisseron

### 47. Cyberdépendance et autres croquemitaines.

Pascal Minotte

### 48. L'attachement, un lien vital.

Nicole Guedeney

### 49. L'adolescence en marge du social.

Jean Claude Quentel

### 50. Homoparentalités.

Susann Heenen-Wolff\*

### 51. Les premiers liens.

Marie Couvert\*

### 52. Fonction maternelle, fonction paternelle.

Jean-Pierre Lebrun\*

### 53. Ces familles qui ne demandent rien.

Jean-Paul Mugnier.

### 54. Événement traumatique en institution.

Delphine Pennewaert

et Thibaut Lorent

### 55. La grossesse psychique : l'aube des liens.

Geneviève Bruwier

### 56. Qui a peur du grand méchant Web ?

Pascal Minotte\*

### 57. Accompagnement et alliance en cours de grossesse.

Françoise Molénat\*

### 58. Le travail social ou « l'Art de l'ordinaire ».

David Puaud\*

### 59. Protection de l'enfance et paniques morales.

Christine Machiels

et David Niget

### 60. Jouer pour grandir.

Sophie Marinopoulos

### 61. Prise en charge des délinquants sexuels.

André Ciavaldini

### 62. Hypersexualisation des enfants.

Jean Blairon, Carine De Buck, Diane Huppert, Jean-Pierre Lebrun, Vincent Magos, Jean-Paul Matot, Jérôme Petit, Laurence Watillon\*

### 63. La victime dans tous ses états. Anne-Françoise Dahin\*

### 64. Grandir avec les écrans « La règle 3-6-9-12 ».

Serge Tisseron

### 65. Soutien à la parentalité et contrôle social.

Gérard Neyrand

### 66. La paternité et ses troubles.

Martine Lamour

### 67. La maltraitance infantile, par delà la bienpensée.

Bernard Golse

### 68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

### 69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

### 70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

### 71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

### 72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

### 73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

### 74. L'enfant difficile.

Pierre Delion\*

### 75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros Couloubaritsis

### 76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

### 77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

### 78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borght\*

### 79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro\*

### 80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

### 81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

### 82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar\*

### 83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans

Marie-Paule Durieux

### 84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferazza

### 85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

### 86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

### 87. Corps et adolescence.

David Le Breton

### 88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

### 89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique le Goaziou

### 90. L'évolution des savoirs sur la parentalité.

Gérard Neyrand

### 91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

### 92. La vitalité relationnelle du bébé.

Graciela C. Crespin

### 93. Prendre soin du bébé placé.

Geneviève Bruwier\*

### 94. Les trésors de l'ennui.

Sophie Marinopoulos

### 95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.

Michel Tozzi

### 96. Coopérer autour des écrans.

Pascal Minotte

### 97. Les jeunes, la sexualité et la violence.

Véronique le Goaziou

### 98. Evolution du traitement des ruptures familiales.

Benoit Bastard

### 99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.

Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas

### 100. Prévenir la maltraitance.

Vincent Magos

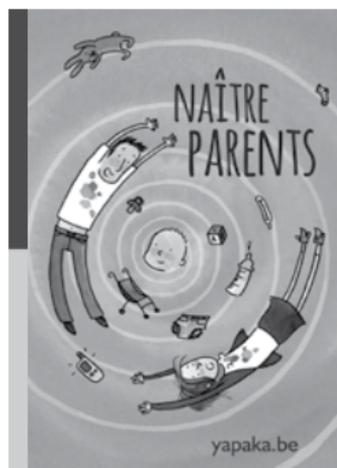
\* Ouvrage épuisé.

*Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur [yapaka.be](http://yapaka.be) pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...*

En Belgique uniquement

# Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou [infos@cfwb.be](mailto:infos@cfwb.be)



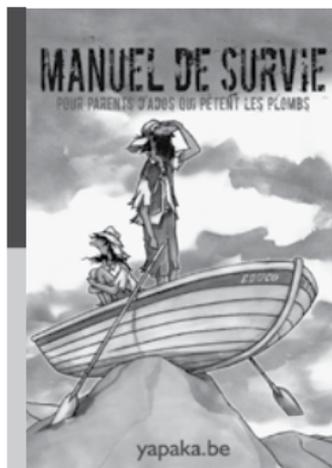
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS